

SELECTION DE TEXTES D' APOLLINAIRE

Extraits de textes:

CHANT DE L'HONNEUR, dans *Calligrammes, La tête étoilée, 1913-1916*

17 décembre 1915

LE POETE

Je me souviens ce soir de ce drame indien
Le Chariot d'Enfant un voleur y survient
Qui pense avant de faire un trou dans la muraille
Quelle forme il convient de donner à l'entaille
Afin que la beauté ne perde pas ses droits
Même au moment d'un crime

Et nous aurions je crois
À l'instant de périr nous poètes nous hommes
Un souci de même ordre à la guerre où nous sommes

Mais ici comme ailleurs je le sais la beauté
N'est la plupart du temps que la simplicité
Et combien j'en ai vu qui morts dans la tranchée
Étaient restés debout et la tête penchée
S'appuyant simplement contre le parapet

J'en vis quatre une fois qu'un même obus frappait
Ils restèrent longtemps ainsi morts et très crânes
Avec l'aspect penché de quatre tours pisanes

Depuis dix jours au fond d'un couloir trop étroit
Dans les éboulements et la boue et le froid
Parmi la chair qui souffre et dans la pourriture
Anxieux nous gardons la route de Tahure

J'ai plus que les trois cœurs des poulpes pour souffrir
Vos cœurs sont tous en moi je sens chaque blessure
O mes soldats souffrants ô blessés à mourir

Cette nuit est si belle où la balle roucoule
Tout un fleuve d'obus sur nos têtes s'écoule
Parfois une fusée illumine la nuit
C'est une fleur qui s'ouvre et puis s'évanouit
La terre se lamente et comme une marée
Monte le flot chantant dans mon abri de craie
Séjour de l'insomnie incertaine maison
De l'Alerte la Mort et la Démangeaison
(...)

LE POETE

O poètes des temps à venir ô chanteurs
Je chante la beauté de toutes nos douleurs
J'en ai saisi des traits mais vous saurez bien mieux
Donner un sens sublime aux gestes glorieux
Et fixer la grandeur de ces trépas pieux

L'un qui détend son corps en jetant des grenades
L'autre ardent à tirer nourrit les fusillades

L'autre les bras ballants porte des seaux de vin
Et le prêtre-soldat dit le secret divin

J'interprète pour tous la douceur des trois notes
Que lance un loriot canon quand tu sanglotes

Qui donc saura jamais que de fois j'ai pleuré
Ma génération sur ton trépas sacré

Prends mes vers ô ma France Avenir Multitude
Chantez ce que je chante un chant pur le prélude
Des chants sacrés que la beauté de notre temps
Saura vous inspirer plus purs plus éclatants
Que ceux que je m'efforce à moduler ce soir
En l'honneur de l'Honneur la beauté du Devoir

ORPHEE, Poèmes retrouvés, La Revue normande, avril-mai1917

(...) Depuis

Depuis la guerre
Maintenant tout est énorme
Et il me semble que la paix
Sera aussi monstrueuse que la guerre

COULEUR DU TEMPS, drame en trois actes et en vers, 1918

Extrait 1 : Acte II, scène 3 (monologue de Mavise)

Peut-être me trompé-je
Les femmes souffrent tant
Et moi j'ai tant souffert
Mille pensées m'assaillent
Je ne me connais plus
Je crie contre le rapt
Qui m'a menée ici
Et au fond de moi-même
Je me sens presque heureuse
Ô vie ô vie instable
Je suis comme un jardin
Que le vent ou la pluie
Peut d'un instant à l'autre
Défleurer Vie passée
Violente et sublime
Et quelle fille étais-je
J'allais me marier
Et l'amour est sous terre
Mais qu'eût été l'amour
Je ne sais je ne sais
Je sais que je suis belle
Comme un champ de bataille
Tout l'amour crie vers moi
L'amour de tous les hommes
L'amour de tous les êtres
De toutes les machines
Mais puis-je puis-je aimer
Moi ivre de devoir
Ivre d'être assaillie

Par les tentations
Ivre d'y résister
A moi ivre de lutte
On voudrait imposer
La paix ignoble et triste
De cette île déserte
Non il faut que je parte
Il faut qu'on me ramène
Dans cette humanité
Pleine d'amour de haine
Mais j'hésite à partir
Comme un nouveau devoir
A surgi dans mon âme
A grandi dans mon cœur
Un devoir vis-à-vis
De cet enfant Nyctor
Qui se tient à l'écart
Honteux d'être parti
Honteux d'être poète
Honteux d'être vivant

Extrait 2: Acte III, Scène 8

Les mêmes, Madame Giraume, Mavise, Voix des morts et des vivants

Mavise

Et voilà cette paix qu'on cherchait
Cette immobile paix pour laquelle
Ils se battent ces malheureux fous

Van Diemen

Ah je meurs Assassins Assassins

Mavise

Quelle horreur et nous vivrons encore
Jusqu'à ce que le froid souverain
Faisant tourbillonner un grand vent
Sur nos silhouettes accroupies
Crie désespérément son triomphe

Nyctor

Je meurs avec joie pour sa beauté

Ansaldin

Je meurs satisfait j'ai tout connu

Le solitaire

Ah il m'a tué mon sang me lave

Mavise

Voilà cette paix si blanche et belle
Si immobile et si morte enfin
La voilà cette paix homicide
Pour laquelle les hommes se battent
Et pour laquelle les hommes meurent

Madame Giraume

Ô mon fils je t'avais oublié

Tu mourus en faveur de la vie

Nous mourons d'une paix qui ressemble à la mort

Voix des morts et des vivants

Adieu Adieu il faut que tout meure

Poèmes intégraux:

MERVEILLE DE LA GUERRE dans *Calligrammes, Obus couleur de lune, 1913-1916*

Que c'est beau ces fusées qui illuminent la nuit
Elles montent sur leur propre cime et se penchent pour regarder
Ce sont des dames qui dansent avec leurs regards pour yeux bras et cœurs

J'ai reconnu ton sourire et ta vivacité
C'est aussi l'apothéose quotidienne de toutes mes Bérénices dont les chevelures sont devenues
des comètes
Ces danseuses surdorées appartiennent à tous les temps et à toutes les races
Elles accouchent brusquement d'enfants qui n'ont que le temps de mourir

Comme c'est beau toutes ces fusées
Mais ce serait bien plus beau s'il y en avait plus encore
S'il y en avait des millions qui auraient un sens complet et relatif comme les lettres d'un livre
Pourtant c'est aussi beau que si la vie même sortait des mourants

Mais ce serait plus beau encore s'il y en avait plus encore
Cependant je les regarde comme une beauté qui s'offre et s'évanouit aussitôt
Il me semble assister à un grand festin éclairé a giorno
C'est un banquet que s'offre la terre
Elle a faim et ouvre de longues bouches pâles
La terre a faim et voici son festin de Balthasar cannibale

Qui aurait dit qu'on pût être à ce point anthropophage
Et qu'il fallût tant de feu pour rôtir le corps humain
C'est pourquoi l'air a un petit goût empyreumatique qui n'est ma foi pas désagréable
Mais le festin serait plus beau encore si le ciel y mangeait avec la terre
Il n'avale que les âmes
Ce qui est une façon de ne pas se nourrir
Et se contente de jongler avec des feux versicolores

Mais j'ai coulé dans la douceur de cette guerre avec toute ma compagnie au long des longs
boyaux
Quelques cris de flamme annoncent sans cesse ma présence
J'ai creusé le lit où je coule en me ramifiant en mille petits fleuves qui vont partout
Je suis dans la tranchée de première ligne et cependant je suis partout ou plutôt je commence à
être partout
C'est moi qui commence cette chose des siècles à venir
Ce sera plus long à réaliser que non la fable d'Icare volant

Je lègue à l'avenir l'histoire de Guillaume Apollinaire
Qui fut à la guerre et sut être partout
Dans les villes heureuses de l'arrière
Dans tout le reste de l'univers
Dans ceux qui meurent en piétinant dans le barbelé
Dans les femmes dans les canons dans les chevaux
Au zénith au nadir aux 4 points cardinaux

Et dans l'unique ardeur de cette veillée d'armes

Et ce serait sans doute bien plus beau

Si je pouvais supposer que toutes ces choses dans lesquelles je suis partout
Pouvaient m'occuper aussi

Mais dans ce sens il n'y a rien de fait

Car si je suis partout à cette heure il n'y a cependant que moi qui suis en moi

Lettre à Lou du 17 janvier 1915:

C'EST L'HIVER ET DEJA...

C'est l'hiver et déjà j'ai revu des bourgeois

Aux figuiers dans les clos Mon amour nous bougeons

Vers la paix ce printemps de la guerre où nous sommes

Nous sommes bien Là-bas entends le cri des hommes

Un marin japonais se gratte l'œil gauche avec l'orteil droit

Sur le chemin de l'exil voici des fils de rois

Mon cœur tourne autour de toi comme un kolo où dansent quelques jeunes soldats serbes auprès
d'une pucelle endormie

Le fantassin blond fait la chasse aux morpions sous la pluie

Un belge interné dans les Pays-Bas lit un journal où il est question de moi

Sur la digue une reine regarde le champ de bataille avec effroi

L'ambulancier ferme les yeux devant l'horrible blessure

Le sonneur voit le beffroi tomber comme une poire trop mûre

Le capitaine anglais dont le vaisseau coule tire une dernière pipe d'opium

Ils crient Cri vers le printemps de paix qui va venir Entends le cri des hommes

Mais mon cri va vers toi mon Lou tu es ma paix et mon printemps

Tu es ma Lou chérie le bonheur que j'attends

C'est pour notre bonheur que je me prépare à la mort

C'est pour notre bonheur que dans la vie j'espère encore

C'est pour notre bonheur que luttent les armées

Que l'on pointe au miroir sur l'infanterie décimée

Que passent les obus comme des étoiles filantes

Que vont les prisonniers en troupes dolentes

Et que mon cœur ne bat que pour toi ma chérie

Mon amour ô mon Loup mon art et mon artillerie

Lettre à Lou du 16 décembre 1914, à Nîmes:

JE PENSE A TOI MON LOU

Je pense à toi mon Lou ton cœur est ma caserne

Mes sens sont tes chevaux ton souvenir est ma luzerne

Le ciel est plein ce soir de sabres d'éperons

Les canonniers s'en vont dans l'ombre lourds et prompts

Mais près de toi je vois sans cesse ton image

Ta bouche est la blessure ardente du courage

Nos fanfares éclatent dans la nuit comme ta voix

Quand je suis à cheval tu trottes près de moi

Nos 75 sont gracieux comme ton corps

Et tes cheveux sont fauves comme le feu d'un obus

qui éclate au nord

Je t'aime tes mains et mes souvenirs
Font sonner à toute heure une heureuse fanfare
Des soleils tour à tour se prennent à hennir
Nous sommes les bat-flanc sur qui ruent les étoiles

Lettre à Madeleine du 18 novembre 1915: « (...) figure toi la pluie et la neige sur tous les pauvres soldats n'ayant que leur toile de tente. Moi j'ai été dans un vieux gourbi qui avait l'air d'une crèche comme on en fait dans les églises pour la Noël. »

CHEVAUX DE FRISE

Pendant le blanc et nocturne novembre
Alors que les arbres déchiquetés par l'artillerie
Vieillissaient encore sous la neige
Et semblaient à peine des chevaux de frise
Entourés de vagues de fils de fer
Mon cœur renaissait comme un arbre au printemps
Un arbre fruitier sur lequel s'épanouissent les fleurs de l'Amour

Pendant le blanc et nocturne novembre
Tandis que chantaient épouvantablement les obus
Et que les fleurs mortes de la terre exhalaient leurs mortelles odeurs
Moi je décrivais tous les jours mon amour à Madeleine

La neige met de pâles fleurs sur les arbres
Et toisonne d'hermine les chevaux de frise
Que l'on voit partout
Abandonnés et sinistres chevaux muets
Non chevaux barbes mais barbelés
Et je les anime tout soudain
 En troupeau de jolis chevaux pies
Qui vont vers toi comme de blanches vagues
 Sur la Méditerranée
 Et t'apportent mon amour

Roselys ô panthère ô colombes étoile bleue
 Ô Madeleine
Je t'aime avec délices
Si je songe à tes yeux je songe aux sources fraîches
Si je pense à ta bouche les roses m'apparaissent
Si je songe à tes seins le Paraclet descend
 Ô double colombe de ta poitrine
Et vient délier ma langue de poète
 Pour te redire: je t'aime

Ton visage est un bouquet de fleurs
 Aujourd'hui je te vois non Panthère
 Mais Toutefleur
Et je te respire ô ma Toutefleur
Tous les lys montent en toi comme des cantiques d'amour et d'allégresse
Et ces chants qui s'envolent vers toi
M'emportent à ton côté
Dans ton bel Orient où les lys
Se changent en palmiers qui de leurs belles mains
 Me font signe de venir

La fusée s'épanouit fleur nocturne
quand il fait noir
Et elle retombe comme une pluie de larmes amoureuses
De larmes heureuses que la joie fait couler
Et je t'aime comme tu m'aimes
Madeleine

Lettre à Madeleine du 7 Décembre 1915

Ci-inclus, mon amour le portrait des 2 Russes dont je te parlais l'autre jour et qui avaient passé par ma batterie d'alors, ils ont été trouvés par ma Cie actuelle où on m'a donné leur photo que je t'envoie.



LA TRANCHEE

Je suis la blanche tranchée au corps creux et blanc
Et j'habite toute la terre dévastée
Viens avec moi jeune dans mon sexe qui est tout mon corps
Viens avec moi pénètre-moi pour que je sois heureuse de volupté sanglante
Je guérirai tes peines, tes soucis, tes désirs ta mélancolie

Avec la chanson fine et nette des balles et l'orchestre d'artillerie
Vois comme je suis blanche, plus blanche que les corps les plus blancs
Couche-toi dans mon sein comme sur un ventre bien-aimé
Je veux te donner un amour sans second, sans sommeil, sans paroles
J'ai tant aimé de jeunes gens
Je les aime comme les aime Morgane
En son castel sans retour
Au haut du mont Gibel
Qui est l'Etna dont s'éloignent vite nos soldats destinés à la Serbie
Je les ai aimés et ils sont morts et je n'aime que les vivants
Allons viens dans mon sexe plus long que le plus long serpent, long
comme tous les corps des morts mis l'un devant l'autre
Viens écoute les chants métalliques que je chante bouche blanche
que je suis
Viens ceux qui m'aiment sont là armés de fusils de crapouillots de bombes
de grenades et ils jouent silencieusement

Mon amour, je n'ai pas eu de lettre de toi aujourd'hui. Je t'adore. Je me demande s'il n'y aura pas de lettres perdues pour toi ou moi. Je pense que non. Je prends ta bouche.

Extraits de la Correspondance:

Lettre à Lou, 18 janvier 1915:

« (...) Les poètes sont les créateurs, (poète vient du grec et signifie en effet créateur et poésie surtout création)-Rien ne vient donc sur terre, n'apparaît aux yeux des hommes s'il n'a d'abord été imaginé par un poète. L'amour, même, c'est la poésie naturelle de la vie, l'instinct naturel qui nous pousse à créer de la vie, à reproduire.(...) je sais que ceux qui se livrent au travail de la poésie font quelque chose d'essentiel, de primordial, de nécessaire avant toute chose, quelque chose enfin de divin. je ne parle pas des simples versificateurs. je parle de ceux qui, péniblement, amoureusement, génialement, peu à peu peuvent exprimer une chose nouvelle meurent dans l'amour qui les inspire.

Lettre à Madeleine, 2 décembre 1915:

« (...) En réalité, aucun écrivain ne pourra dire la simple horreur, la mystérieuse vie de la tranchée. (...) Je te caresse divinement tout en faisant à tout le pays le rempart de ma poitrine. (...) Le pays n'aura jamais une admiration assez grande pour de simples fantassins, soldats admirables qui meurent glorieusement comme des mouches. (...) Mon amour dans l'horreur mystérieuse, métallique, muette mais non silencieuse à cause des bruits épouvantables, des engins qui sifflent geignent, éclatent formidablement notre amour est la seule étoile, un ange parfumé qui flotte plus haut que la fumée noire ou jaune des bombes qui explosent. Il sourit au fond des sapes où il fait l'écoute anxieuse, il veille aux créneaux repérés que la balle ennemie traverse à intervalles réguliers, il plane sur le mystère ineffable des premières lignes dont l'horreur blanche fait rêver d'un paysage lunaire. Effrayante monotonie d'une vie d'où l'eau, même l'eau non potable est absente. Ô pures tranchées comme des lys qui fleurissent en terre au lieu de fleurir vers le ciel. C'est la terre même qui fleurit. (...) Songe à quel point dans la vie de tranchées on est privé de tout ce qui vous retient à l'univers, on n'est qu'une poitrine qui s'offre à l'ennemi. (...)Je sens maintenant toute l'horreur de cette guerre secrète sans stratégie mais dont les stratagèmes sont épouvantables et atroces. »

Textes critiques:

L'esprit nouveau et les poètes, 1917:

Qu'on ne s'étonne point si, avec les seuls moyens dont ils (les poètes) disposent encore, ils s'efforcent de se préparer à cet art nouveau (plus vaste que l'art simple des paroles) où, chefs d'un orchestre d'une étendue inouïe, ils auront à leur disposition: le monde entier, ses rumeurs et ses apparences, la pensée et le langage humain, le chant, la danse, tous les arts et tous les artifices, plus de mirages encore que ceux que pouvait faire surgir Morgane sur le mont Gibel, pour composer le livre vu et entendu de l'avenir.(...)

Et qui oserait dire que, pour ceux qui sont dignes de la joie, ce qui est nouveau ne soit pas beau? Les autres se chargeront vite d'avilir cette nouveauté sublime, après quoi elle pourra entrer dans le domaine de la raison, mais seulement dans les limites où le poète, seul dispensateur du beau et du vrai, en aura fait la proposition.

Le poète, par la nature même de ces explorations, est isolé dans le monde nouveau où il entre le premier, et la seule consolation qu'il lui reste c'est que les hommes, finalement, ne vivant que de vérités, malgré les mensonges dont ils les matelassent, il se trouve que le poète seul nourrit la vie où l'humanité trouve cette vérité. C'est pourquoi les poètes modernes sont avant tout les poètes de la vérité toujours nouvelle. Et leur tâche est infinie; ils vous ont surpris et vous surprendront plus encore. Ils imaginent déjà de plus profonds desseins que ceux qui machiavéliquement ont fait naître le signe utile et épouvantable de l'argent.

Ceux qui ont imaginé la fable d'Icare, si merveilleusement réalisée aujourd'hui, en trouveront d'autres. Ils vous entraîneront tout vivants et éveillés dans le monde nocturne et fermé des songes. Dans les univers qui palpitent ineffablement au-dessus de nos têtes. Dans ces univers plus proches et plus lointains de nous qui gravitent au même point de l'infini que celui que nous portons en nous. Et plus de merveilles que celles qui sont nées depuis la naissance des plus anciens d'entre nous, feront pâlir et paraître puériles les inventions contemporaines dont nous sommes si fiers.

LA COLOMBE POIGNARDEE ET LE JET D'EAU (voir image jointe)

gardées
 Douces figures poi **Chères lèvres fleuries**
 MIA MAREYE
 YETTE LORIE
 ANNIE et toi MARIE
 où êtes-
 vous ô
 jeunes filles
 MAIS
 près d'un
 jet d'eau qui
 pleure et qui prie
 cette colombe s'extasie

Tous les souvenirs de **Billy Dalize**
 O mes amis partis en guerre **Raynal** mélancolisent
 Jaillissent vers le firmament ? Où sont les noms se dans une église
 Et vos regards en l'eau dormant Comme des pas qui s'engagea
 Meurent mélancolique ment Où est Cremitz qui s'engagea
 Où sont-ils Braque et Max Jacob Peut-être sont-ils morts déjà
 Derain aux yeux gris comme l'aube De souvenirs mon âme est déjà
 Le jet d'eau pleure sur ma peine

CEUX QUI SONT PARTIS A LA GUERRE AU NORD SE BATTENT MAINTENANT
 Le soir tombe **O** sanglante mer
 Jardins où saigne abondamment le laurier rose fleur guerrière

